

Gustave TÉRY



Hervé = Jaurès

==== ou l'Astrologue

qui se laisse choir

==== sur le fumier



— L'ŒUVRE —

QUATRIÈME ANNÉE

N° 12. — Novembre 1907

o o XXXI^e Brochure o o

Ce n° 50 cent.



ABONNEMENTS :

Par an. 5 fr.

Etranger. 7 fr.



o Administration :

Librairie de La Raison

5, place de l'Odéon, 5

PARIS-6° o o o o

Il y avait une fois un astrologue, qui s'en allait prophétisant, le nez en l'air. Il trébucha sur un tas de fumier. Lors, un passant se mit à rire et lui dit : « Toi qui te flattes de connaître l'avenir, sais-tu seulement ce qui se passe dans la maison ? »

Inquiet, l'astrologue y retourna en hâte, mais il arriva trop tard : dans le temps qu'il pérorait sur les places publiques, le feu du ciel avait consumé sa demeure.

Cependant, la femme de l'astrologue avait confié sa fille dans un temple ; pour expier, la jeune fille s'était vouée au culte d'Ormuzd, et, parce que son père avait trop parlé, elle avait fait vœu de silence.

SAADI, le Parterre de roses.

80 P 2884



Librairie de LA RAISON
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES, SCIENTIFIQUES ET SOCIALES
5, place de l'Odéon, PARIS-6°

Pour paraître prochainement

MONTMARTRE CONTRE AGEN

L'Affaire Chaumie à Paris — PAR — Gustave TÉRY

LIRE == Livres d'Or ==
la Collection
des == des Fils à Papa

3 Numéros de l'ŒUVRE . 1 fr. 50

Don 63138
HERVÉ = JAURÈS



ou l'Astrologue
qui se laisse choir sur le fumier

Il y avait une fois un astrologue, qui s'en allait prophétisant, le nez en l'air. Il trébucha sur un tas de fumier. Lors, un passant se mit à rire et lui dit : « Toi qui te flattes de connaître l'avenir, sais-tu seulement ce qui se passe dans ta maison ? »

Inquiet, l'astrologue y retourna en hâte, mais il arriva trop tard ; dans le temps qu'il pérerait sur les places publiques, le feu du ciel avait consumé sa demeure.

Ce pendant, la femme de l'astrologue avait conduit sa fille dans un temple ; pour expier, la jeune fille s'était vouée au culte d'Ormuzd ; et, parce que son père avait trop parlé, elle avait fait vœu de silence.

SAADI, le Parterre de roses.

Histoire d'une légende.

« Le drapeau que j'ai planté... où vous savez ! »
D'un ton nasillard et narquois, M. Gustave Hervé répète volontiers, en se dandinant à la tribune, cet orgueilleux blasphème.

M. Gustave Hervé se vante. Il n'a jamais planté le drapeau où nous savons (nous ne le savons

80P 2884 / 1907 / n° 12

que trop); et ce n'est pas seulement parce que le drapeau, Dieu merci, n'est jusqu'à présent jamais tombé entre les mains de notre sans-patrie national; c'est encore parce que la fameuse légende du fumier, dont il tire toute sa gloire, n'est en effet qu'une légende; et si quelqu'un se propose un jour d'écrire, d'après les documents authentiques, l'histoire des convulsionnaires de l'antipatriotisme, j'attire tout particulièrement son attention sur la manière burlesque dont cette légende s'est formée. Il s'est produit là un phénomène de suggestion, dont le « processus » me semble très curieux à observer, même pour ceux qui ne s'intéressent pas en spécialistes à la psychologie des foules et à la pathologie des partis.

Il y a sept ans, lorsqu'il commit la phrase qui l'a rendu si vilainement célèbre, M. Gustave Hervé n'était point du tout le farouche révolutionnaire qui fait aujourd'hui la leçon à M. Jaurès. Du « sans patrie » qu'il est devenu, Hervé n'avait encore que son pseudonyme, emprunté à une phrase de Karl Marx, entendue d'ailleurs à contre-sens. Et l'histoire de ce contre-sens, c'est peut-être toute l'histoire de l'anti-patriotisme...

Vous croyez que j'exagère? Alors, permettez-moi de vous mettre les textes sous les yeux. C'est d'un pédantisme honnête. Et puis, il est toujours amusant de montrer à un ancien professeur qu'il ne sait même pas lire...

Un peu d'exégèse.

Reportons-nous, en effet, au fameux passage de l'Évangile selon saint Marx, sur lequel ergotent à l'infini les doctrinaires du parti socialiste, lorsqu'ils abordent, dans leurs congrès ou leurs journaux, le chapitre du patriotisme. Je vous fais grâce du texte allemand. Voici la citation, telle que je l'emprunte à la traduction du *Manifeste communiste*, qui passe pour la meilleure, celle de Charles Andler, professeur à la Sorbonne :

On a reproché encore aux communistes de vouloir abolir la patrie, la nationalité.

Les ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut leur ôter ce qu'ils n'ont pas.

A première vue, cela paraît assez clair. Mais comme toujours, lorsqu'on lit un auteur allemand, il ne faut pas y regarder de trop près. Qu'est-ce que Marx et Engels ont voulu dire au juste? Relisons, et essayons de bien comprendre :

On a reproché encore aux communistes de vouloir abolir la patrie, la nationalité.

Jusque-là, tout va bien, et la question est nettement formulée : « nous allons savoir maintenant si,

oui ou non, l'accusation est fondée. Marx et Engels vont sans doute répondre : « Oui, c'est vrai, les communistes veulent abolir la patrie pour telle raison que voici, et pour telle autre raison que voilà ; — ou bien : pas du tout, les socialistes ne veulent pas abolir la patrie parce que *ceci*, et parce que *cela*. »

C'est ainsi du moins qu'une cervelle française, qui a l'habitude de conduire par ordre ses pensées, se représente une discussion. Mais ce n'est pas du tout la manière de Marx et d'Engels. Au lieu du *oui* ou du *non* qu'il attend, le lecteur tombe sur cette proposition oraculaire : « *Les ouvriers n'ont pas de patrie* ».

En soi, l'apophtegme n'est pas très transparent. Pourquoi les *ouvriers* ? En quoi le fait d'être *ouvrier* empêche-t-il d'avoir une patrie ? Un *ouvrier*, si je ne m'abuse, c'est un homme qui travaille de ses mains. La *patrie*, disent les dictionnaires, c'est le pays où l'on est né. Avoir une patrie, c'est donc être né quelque part. En conséquence, dire que « les ouvriers n'ont pas de patrie », cela revient à dire que « ceux qui travaillent de leurs mains ne sont nés nulle part ». Remarquez que je ne dis pas le contraire ; mais vous m'accorderez bien qu'au premier abord une pareille affirmation est assez étrange, et qu'elle a besoin de quelques éclaircissements.

Vous vous figurez que Marx et Engels vont vous en donner ? Pas le moins du monde. « *Les ouvriers n'ont pas de patrie* ». Ils vous disent cela, comme ils diraient : « Il pleut, bergère... » ou : « Deux et

deux font quatre ». Est-ce pour eux un fait d'expérience ? Une vérité démontrée ? Ou révélée ? On ne sait pas. Mais ils ont dit : tenez-vous-le pour dit.

Soit. Croyons, et, comme Bossuet, tenons fermement les deux bouts de la chaîne, sans chercher à voir par où et comment ils se rejoignent. Admettons même (suis-je assez conciliant ?) que l'axiome : « *les ouvriers n'ont pas de patrie* », est d'une lumière éblouissante. Que vient-il faire ici ? Quel est son rapport direct ou indirect, avec la question ? Je ne saisis pas.

Cependant nos auteurs continuent : « *On ne peut leur ravir ce qu'ils n'ont pas* ».

— Au moins, ça, direz-vous, c'est parfaitement intelligible.

D'accord. Il est même assez remarquable que, quelques pages plus haut, Marx et Engels blaguent froidement les bourgeois qui raisonnent comme M. de la Palisse.

« *On ne peut leur ravir ce qu'ils n'ont pas* »... Si ce truisme n'est pas de la Palisse, c'est qu'il est de Joseph Prudhomme. Par exemple, quelque limpide qu'il soit, je n'en vois pas davantage le rapport avec la question posée. Et je vous assure que j'y mets pourtant de la bonne volonté. Est-ce que vous pourriez me dire, vous, où tend ce raisonnement, — si toutefois c'est bien ce qu'on est convenu d'appeler un « raisonnement » ? On a demandé : « Les communistes veulent-ils abolir la patrie ? » — Réponse : « On ne peut pas enlever leur patrie aux ouvriers ». Qu'est-ce que vous voulez ? J'ai peut-être l'entendement trop court ou trop étroit ; mais tout ce que je

vois dans ces deux phrases, c'est que le mot *patrie* se retrouve dans l'une et dans l'autre ; à part ça, je n'arrive pas à découvrir ce qu'elles ont de commun et quel en est le lien logique. C'est comme si l'on demandait : « Paris est-il la capitale de la France ? » et qu'on répondit : « A Paris, les femmes portent de grands chapeaux. » Là-dessus, les penseurs d'outre-Rhin nous traiteront encore d' « esprits légers et superficiels » ; et voulez-vous parier ? c'est nous qu'ils accuseront de n'avoir pas de suite dans les idées.

La quarante-neuvième sourate.

Il est certain — et si la remarque n'est pas très neuve, elle est bien à sa place ici — il est incontestable que les Allemands n'ont pas le crâne fait comme nous. Rien n'est plus réjouissant que la manière dont Gustave Hervé lui-même s'en est aperçu au dernier congrès de Stuttgart. Il fallait l'entendre s'écrier dans les couloirs, avec une comique fureur : « Ah ! ces *Alleboches* !... Quelles caboches !... » Avec la citation de Karl Marx que nous venons de méditer ensemble, vous en faudrait-il beaucoup plus pour démontrer la différence — et la nécessité des patries ?

Allongez et délayez en trois pages les trois petites phrases ci-dessus, et vous aurez toute la métaphysique allemande. C'est bien ce que Voltaire appelait du « galimatias double ». Encore, à l'ordinaire, n'y a-t-il qu'un seul penseur qui pense ; dans le *Manifeste communiste*, hélas ! nous en avons deux qui mettent en commun leurs lumières. Vous voyez ce que ça donne. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est du « galimatias quadruple », mais ça me fait l'effet d'une partie engagée entre deux messieurs très graves, dont l'un jouerait aux dames et l'autre aux

échecs sur le même damier. Je ne serais pas autrement étonné d'apprendre que Marx et Engels, rédigeant leur manifeste, en écrivaient une phrase à tour de rôle. Ou bien, peut-être écrivaient-ils chacun de leur côté, et, quand ils eurent fini, brouillèrent-ils leur « copie » comme on bat les cartes. Est-ce ainsi qu'on obtient de la pensée « communiste » ?

Quoi qu'il en soit, cet opuscule avait toutes les qualités et tous les défauts requis pour devenir un texte sacré ; et, comme il arrive dans toutes les religions, celui-ci a d'autant plus d'autorité qu'il est plus obscur.

Il faut voir l'usage qu'en font nos docteurs dans leurs conciles : un mot de ce pathos vaut tous les arguments et réfute toutes les objections. Si libre-penseur que soit un socialiste, il ne prendra jamais la liberté d'avoir raison contre Karl Marx. Nos révolutionnaires n'admettent aucune autorité, si ce n'est celle des bons auteurs. O dogmatisme irréductible ! Catholicisme congénital !

Rappelez-vous plutôt comment fut discutée naguère, chez les socialistes, la question de l'hervéisme. Il ne s'agissait pas le moins du monde de savoir si Hervé avait dit ou non une sottise. On commença par se demander : « Est-ce que c'est dans Marx ? » Ainsi les théologiens du dix-septième siècle cherchaient, en se battant, si les « cinq propositions » étaient ou n'étaient pas dans Jansénius.

La *Vie socialiste* (petite revue qui, comme son nom l'indique, a vécu) nous offrit le spectacle de la même dispute. Sous les auspices de M. Francis de

Pressensé, elle ouvrit solennellement une grande enquête, qui dura aussi longtemps qu'elle, pour essayer de savoir, avec un peu plus de précision, ce que Marx avait voulu dire au juste. Et tout le parti s'engagea dans le maquis de la philologie, où il barbote encore.

Pour se faire une opinion internationale et définitive sur le sens de la quarante-neuvième sourate du Coran communiste, qui pose en principe que « les ouvriers n'ont pas de patrie », la *Vie socialiste* consulta successivement les militants les plus notoires et les plus sagaces de tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, le Japon et le Jutland ; mais, malgré tous ses efforts, jamais elle ne parvint à toucher le fond de la pensée marxiste ; et bientôt elle en mourut, asphyxiée...

Où l'on commence à comprendre.

Par bonheur, M. Charles Andler ne s'est pas contenté de traduire le *Manifeste communiste*. Il a bien vu que ça ne suffisait pas, et à sa traduction il a joint un « commentaire perpétuel », qui est au moins trois fois plus long que le texte.

N'ayant pas compris le texte, je me suis donc reporté au commentaire, et voici ce que j'ai trouvé, au verset 49 :

LA NATIONALITÉ BOURGEOISE AU REGARD DU PROLÉTAIRAT. — C'était déjà en 1847 l'habitude de traiter les communistes de « sans patrie ». Le qualificatif n'est pas inexact. C'est le reproche qui ne se conçoit pas. Les vieux babouvistes avaient déjà expliqué comment « la multitude, ruinée par la misère, par l'ignorance, par l'envie et par le désespoir, ne voit dans la société qu'un ennemi et perd jusqu'à la possibilité d'avoir une patrie » (BUONARROTI, *Histoire de la Conspiration de l'Égalité*, I, p. 84) ; et Weitling reprenait : « Celui-là seul a une patrie qui a une propriété ou du moins qui a la liberté et le moyen de devenir propriétaire. Qui n'a point cela n'a pas de patrie. Nous n'avons pas de patrie quant à présent. Ce n'est pas une patrie qu'une maison de réclusion ; ce n'est pas un peuple que ces multitudes asservies et méprisées. » (Weitling, *Garantie der Harmonie*, 1842, p. 74, 80.) Et les chartistes anglais... »

En avez-vous assez comme cela ? Tenez-vous absolument à savoir ce qu'en pensent les chartistes anglais ? Bon Dieu ! que de monde il faut déranger pour vous expliquer quatre lignes de Marx : Buonarrotti, Weitling, les vieux babouvistes, les chartistes anglais, qui encore ? Et le plus curieux, c'est que, tout ce monde-là ayant dit son mot, on n'en est guère plus avancé.

Néanmoins, M. Andler poursuit :

Cette pensée internationaliste, Marx et Engels la recueillirent dans la *Fédération des Justes*, où le babouvisme l'avait fait pénétrer et dans le chartisme anglais. Elle est l'efflorescence spontanée des trois prolétariats français, anglais et allemand. Au congrès communiste ces trois prolétariats fusionnent et ils tendent la main aux démocraties menacées, à la Pologne communiste écrasée à Cracovie, à la Suisse antijésuitique menacée d'une invasion par Metternich et par Guizot. Mais ces manifestations spontanées confirment à merveille la sociologie marxiste...

Mais ? Pourquoi mais ? Voilà maintenant que je ne comprends même plus le commentateur. J'y renonce. Il y a d'ailleurs trop de gens et trop de choses dans ces trente-deux mots sibyllins du *Manifeste*, depuis Buonarrotti jusqu'à Weitling, depuis les babouvistes jusqu'aux chartistes, depuis la Suisse jusqu'à la Pologne, sans compter les trois prolétariats de France, d'Allemagne et d'Angleterre ! Jamais je ne pourrai digérer tout ça...

Soyons justes. Il y a pourtant une petite phrase de ce commentaire, qui m'a donné un moment d'espoir : j'ai cru que j'allais commencer à com-

prendre. «... sans patrie. Le qualificatif n'est pas inexact. C'est le reproche qui ne se conçoit pas. » *Reproche* ? Ce mot fut pour moi comme une lueur, aussitôt éteinte. Les socialistes marxistes considèrent donc le qualificatif de « sans patrie » comme un *reproche* inconcevable et injuste ? Mais alors... mais alors ils ne sont donc pas antipatriotes ?

Pas le moins du monde. Relisez attentivement cette citation de Weitling, que M. Charles Andler nous apporte pour faciliter l'intelligence de la pensée marxiste. Elle revient à dire : « Pour avoir une patrie, il ne suffit pas d'être né dans un pays ; il faut en avoir au moins un petit morceau. La plante humaine, comme les autres, a des racines, et à ces racines, la terre est indispensable. Tant que nous n'aurons pas un coin de terre à nous, si petit qu'il soit, nous serons comme des étrangers dans notre pays ; nous n'aurons pas plus de patrie que les romanichels errants. Nous, les sans-terre, nous sommes de pauvres *sans patrie*. » Vous entendez bien le sens du mot ; mais, si clair qu'il soit, on ne saurait trop y insister : *ce n'est pas une négation, ce n'est pas un défi, ce n'est pas un blasphème ; c'est une plainte, et c'est une revendication*. « Nous n'avons pas de patrie quant à présent, mais nous en voulons une. Nous voulons que l'on nous fasse, dans notre pays, la place qui nous est due, et c'est pour l'obtenir que nous luttons... »

Nous trouvons ici une nouvelle preuve que le socialisme bien entendu ne rêve point d'abolir la propriété individuelle, mais bien de l'élargir, de

l'étendre à tous les individus. Faites que tous les hommes soient propriétaires (est-ce donc impossible ?), faites que tous les hommes aient une patrie, et il ne sera plus question de révolution sociale. Nous voulons bien aimer notre patrie comme une mère, mais à la condition qu'elle soit vraiment une mère pour nous...

Dites : si la « doctrine » socialiste se présente sous cette forme, voyez-vous ce que le bourgeois le plus égoïste et le plus racorni pourrait bien y reprendre ?

Ça se dit pas.

Mais quelqu'un m'interrompt :

— C'est Weitling qui a dit ça ?

— Sans doute ; je suppose du moins que ma petite paraphrase n'a pas trahi sa pensée, et si je m'en rapporte au savant Charles Andler...

— Ah ! c'est un savant, M. Andler ?

— Je crois bien. Il n'y a guère que M. Herr qui soit plus savant que lui ; et vous pouvez vous rendre compte vous-même, par ce petit spécimen, de la prodigieuse érudition du commentateur de Marx : babouvistes, Weitling, chartistes, Buonarotti...

— N'en jetez plus. Il me semble pourtant qu'il manque quelque chose à cette énumération...

— Quoi donc ?

— Cette citation, que vous venez de commenter à votre tour, vous êtes bien sûr qu'elle est de Weitling ?

— En vérité, je ne comprends pas une telle insistance. Pourquoi voulez-vous que M. Andler nous mette dedans ? N'a-t-il pas indiqué le titre du livre auquel la citation est empruntée, avec la référence très précise ?

— Excusez-moi ; c'est que moi, qui ne suis pas

un savant, je croyais avoir déjà lu la même chose...

— Et ce n'était pas dans Weitling ?

— Certainement non, je ne le connais pas, votre Weitling. Qui est-ce ?

— C'est un précurseur de Karl Marx. Wilhelm Weitling, ouvrier tailleur affilié à la *Fédération des Justes*, composa en 1838 une brochure sur *l'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être*. Elle ne fut tirée — clandestinement — qu'à 2.000 exemplaires, mais, grâce à Dieu, elle a été rééditée dans la *Sammlung gesellschafts-wissenschaftlicher Aufsätze*...

— Plait-il ?

— ... Par Eduard Fuchs, à Munich, en 1895.

— Ce n'est certainement pas là que j'ai lu ceci... Écoutez : « Qu'est-ce donc que la patrie ? Ne serait-ce pas par hasard un bon champ, dont le possesseur, logé commodément dans une maison bien tenue, pourrait dire : « Ce champ que je cultive, cette maison que j'ai bâtie sont à moi... »

— Tiens ! C'est en effet la même idée que celle de Weitling... Il est probable que votre auteur l'a prise dans son livre sur les *Garanties de l'Harmonie*...

— Non, ce n'est pas du tout probable.

— Pourquoi ?

— Parce que les *Garanties de l'Harmonie* sont de 1842, m'avez-vous dit ; or, ce que je viens de vous citer fut écrit près d'un siècle auparavant, en 1764.

— Par qui ?

— Par un nommé Voltaire. Pendant qu'il y était, M. Andler n'aurait-il pas bien fait de le rappeler ?

— Citer Voltaire ? Mais vous perdez la tête, mon ami... Un professeur de la Sorbonne qui citerait aujourd'hui le nom de Voltaire serait déshonoré ! Qui est-ce qui lit encore Voltaire ? Ignorez-vous que Ferdinand Brunetière l'a magistralement exécuté à deux ou trois reprises, et qu'il n'est pas de candidat au bachot qui ne soit capable d'éreinter cet « écrivain de second ordre », absolument dénué d'esprit critique ? Voltaire ! Non, vous voulez rire... Si vous êtes un homme cultivé, monsieur, ou même tout simplement un homme de bonne compagnie, de grâce, laissez ce Voltaire à ce bon M. Homais...

— Pourtant, j'ai cru comprendre tout à l'heure que Marx devait quelque chose à Weitling...

— C'est exact, Weitling, d'après M. Andler, « a fixé, pour une part, la tradition d'où est sorti le *manifeste communiste* ».

— Alors, si votre Weitling se borne à répéter, — en allemand, il est vrai, — ce qu'a dit Voltaire, peut-être serait-il amusant de montrer...

— Montrer quoi ?

— Oh ! tout bonnement ceci : ce que Karl Marx a dit de plus clair, c'est à Voltaire qu'il le doit... Vous ne trouvez pas ça rigolo ?



Le nationalisme marxiste.

Maintenant, pour achever d'entendre le passage de Karl Marx qui a soulevé tant de controverses, rapprochons-le du contexte. Voici tout le paragraphe :

Les ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut pas leur ôter ce qu'ils n'ont pas. Sans doute, le prolétariat doit tout d'abord conquérir le pouvoir politique, s'ériger *en classe nationale* souveraine, et *se constituer lui-même en nation* ; et en ce sens, il est encore attaché à une nationalité. Mais il ne l'est plus au sens de la bourgeoisie.

Quelle est la différence ? Peu nous importe, pour l'instant ; l'essentiel, c'est qu'à n'en point douter, *Marx dit exactement le contraire de ce que lui font dire ses prétendus disciples*, et cette fois, son langage est très intelligible : le premier effort prolétarien va dans le sens *national*, j'allais écrire *nationaliste*. S'il en était autrement, l'internationalisme lui-même ne serait plus qu'une chimère anarchique.

Quand ils s'écrient : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Mark et Engels veulent dire — et ils ont soin de nous en avertir dans la conclusion même du *Manifeste* — que « les communistes tra-

vailleront de toutes parts à l'union et à l'entente des partis démocratiques *de tous les pays* ». Mais s'ils s'entendent, s'ils s'unissent, les divers peuples garderont leur individualité propre ; et non seulement, pour être un bon socialiste, il n'est pas indispensable de renier sa patrie, mais bien au contraire, dans chaque patrie, c'est l'organisme national qui, sous l'impulsion socialiste, sera l'instrument nécessaire de tous les progrès.

Où Gustave Hervé rêve de mourir sur le champ de bataille.

De tout cela, Gustave Hervé n'a vu que deux mots : *Sans-patrie*, et il s'est dit qu'ils feraient très bien comme pseudonyme, car il a toujours eu le goût de ce qui est voyant et « esbrouffant ».

Mais ce qu'il y a de comique, c'est que non seulement ce pseudonyme n'a pas le sens qu'il lui prête, mais qu'il ne correspond en rien aux idées, d'ailleurs fort communes, dont il entretenait ses lecteurs du *Travailleur socialiste*.

En effet, à l'origine, c'est-à-dire lorsqu'il commença, prudemment et timidement, sous le voile de l'anonymat, à écrire dans les petits journaux de sa province, M. Gustave Hervé, professeur au lycée de Sens, n'était qu'un « dreyfusard » très quelconque, qui confessait son dreyfusisme à une heure où il n'y avait plus ni mérite, ni péril à le publier. Il était antimilitariste, certes, mais dans le sens le plus ordinaire du mot, entendez qu'il protestait avec tant d'autres contre les abus et les excès du militarisme professionnel. C'est ainsi qu'il préférait aux « armées prétoriennes » les milices démocratiques, à la mode suisse ; qu'il déplorait les misères de la

vie de caserne, malsaine et démoralisante ; qu'il flétrissait les guerres de conquête, et en particulier les expéditions coloniales. Tout cela n'était pas très neuf, et pour être « avancées », de telles conceptions n'en étaient pas moins défendables. Gustave Hervé n'eut que le tort de les défendre avec plus de véhémence que d'adresse. Il y a des gens qui ont le talent de « glisser en douceur » et de faire accepter les paradoxes les plus énormes ; il y en a d'autres qui ont, comme Hervé, le talent de rendre odieuses les idées les plus raisonnables.

Mais ce qu'il importe de bien marquer, c'est qu'à l'époque même où il « lâcha » la phrase qui devait établir entre le fumier et lui une association d'idées indissoluble, Gustave Hervé reconnaissait parfaitement la *nécessité du service militaire*. Il n'admettait pas la guerre offensive ; mais il ne songeait pas le moins du monde à nier qu'en cas d'attaque nous devions défendre notre pays ; et il était de ceux qui cherchaient le moyen d'assurer cette défense, dans les conditions les plus démocratiques et les moins dispendieuses.

Dans l'article même du *Pioupiau de l'Yonne*, qui lui valut d'être poursuivi en cour d'assises, vous trouverez tout ce que je viens de dire :

— Petit conscrit, demande Hervé, pourquoi fuis-tu la caserne ?

Suit une série de *parce que* dont voici l'essentiel :

Parce que je sais qu'à nos portes, en Suisse, par une organisation intelligente, économique et démocratique, on a réussi à organiser une solide armée de soldats ci-

toyens, en ne demandant à tous que six ou huit semaines au plus de service militaire ;

Parce que j'ai confiance qu'avec une pareille organisation nous serions impropres à toute guerre offensive, — et, de guerre offensive, je n'en veux point — tout en restant redoutables encore, s'il fallait, contre une agression injustifiée d'un despote voisin, défendre la République et nos minces libertés, les seules choses que je sois décidé à défendre jusqu'à la mort.

Oui, c'est Gustave Hervé qui tenait ce langage. En ce temps-là, et ce n'est pas si vieux, il était fermement résolu à *défendre la République jusqu'à la mort contre les agressions de Guillaume*. Alors, le drapeau sur le fumier ? Attendez. Voici comment la chose arriva :

Petite analyse ¹logique d'un fumier.

Un journal avait raconté qu'à la fête du régiment d'Auxerre (fête commémorant l'anniversaire de Wagram), quelques officiers avaient bu plus que de raison. Et, là-dessus, un collaborateur du *Travailleur socialiste* s'indignait de ce que l'héroïsme des grognards de la Grande Armée « eût été tourné en ridicule par les mascarades et les clowneries » de cette fête.

— Qu'est-ce que vous chantez-là, camarade ? s'écria Gustave Hervé dans le numéro suivant. Vous traitez de héros les « bandits de la Grande Armée » ? Allez-vous célébrer, vous, socialiste, les « guerres de conquête » ? Vous ne savez donc pas ce qu'elle fut, cette bataille de Wagram ? Oubliez-vous que ce fut la « victoire de l'homme qui étrangla la première République » ?

Notez ce grief, et relisez tout l'article. C'est contre Napoléon que Gustave Hervé parle en guerre. Il ne vitupère que « l'armée de prétoriens », qui pille, incendie, vole et viole. Elle n'a pas fait autre chose à Wagram, car, si l'on en croit Thiers et Marbot, cette bataille ne fut qu'un « carnage », suivi d'une soulerie » générale. Il n'est pas étonnant que les « préto-

riens » d'aujourd'hui célèbrent cet anniversaire par une autre « soulerie » : ils sont bien « dans la note ». Et Gustave Hervé continue :

Je trouve même que des pitreries suivies d'une soulerie ne sont pas suffisantes pour commémorer le souvenir d'ignominies comme celles de Wagram. Je ne vois qu'une façon vraiment digne et symbolique de célébrer un pareil anniversaire. Tant qu'il y aura des casernes (*à bas la caserne et vive la milice !*) pour l'édification et la moralisation des soldats de notre démocratie, pour déshonorer à leurs yeux le militarisme et les guerres de conquête, je voudrais qu'on rassemblât dans la cour principale du quartier toutes les ordures, etc.

Suit la fameuse phrase que vous me dispenserez de transcrire une fois de plus ; mais vous comprenez bien, n'est-ce pas ? ce qu'elle signifie exactement dans l'esprit de notre auteur. Il estime qu'il vaudrait mieux ne pas célébrer de tels anniversaires, et vous en voyez la raison : si l'on veut « édifier et moraliser les soldats de notre démocratie », il ne faut pas chercher dans l'histoire des guerres de l'Empire les exemples que l'on propose à leur admiration. Ce n'est pas républicain, d'abord : et c'est ensuite très dangereux. Prenons bien garde : « c'est avec des fêtes comme celle-là qu'on fait d'une armée de citoyens une armée de prétoriens capables un jour de refaire un 18 Brumaire ou un 2 décembre ! »

Ainsi parle Hervé, en propres termes, et vous constaterez que je n'ajoute ni ne retranche rien à sa pensée. Ce n'est pas au drapeau tricolore qu'il en a, c'est au drapeau de Napoléon, qu'il oppose à celui

de la République, c'est au drapeau de Wagram qui symbolise la conquête, le coup d'État et le césarisme. Pour défendre la République, Gustave Hervé demande une armée républicaine. Et n'a-t-il pas raison, cet homme ?

..

C'est bien ainsi que l'ont entendu, pendant deux ou trois ans, tous les socialistes qui, avec Briand, Jaurès et Viviani, ont plaidé la cause du professeur Hervé à la Chambre, à la cour d'assises, au Conseil supérieur de l'instruction publique et dans les journaux socialistes. Tous ces avocats, à commencer par Jaurès, réprouvèrent d'abord avec la même horreur l'antipatriotisme que la presse « bourgeoise » prêtait à ce pauvre Hervé sur la foi de « citations perfides ». Hervé lui-même fut le premier à protester contre les calomnies de l'archiprêtre de Sens, qui l'avait dénoncé à M. Leygues.

Soudain, lorsqu'il est mis au ban de l'Université, notre « sans patrie » se ravise. N'ayant plus rien à perdre, et entraîné par la logique immanente de son pseudonyme (qui lui impose un personnage), il ne garde plus aucun ménagement. Mesurons ici les ravages que la passion de la réclame peut faire dans une âme mal née. Pour que la phrase du drapeau sur le fumier ait été si remarquable, il faut qu'elle soit en effet bien remarquable. Par quelle fausse modestie Gustave Hervé s'obstinerait-il à démentir le propos truculent qui lui vaut une telle renommée ? Et le voilà qui s'applique de son mieux à tenir son rôle ; il fait la roue sur son fumier.

« Parfaitement, j'ai dit cela, et je le répète... Hein ! Ça vous épate ? »

C'est en vain que les « camarades » inquiets font « chut ! » à l'enfant terrible du parti. On lui représente qu'il va faire le plus grand tort au socialisme sur le terrain de la lutte... électorale. On lui oppose des objections tirées de ses propres articles :

« — Ne distinguez-vous pas vous même entre la guerre offensive et la guerre défensive ?

— Non, je ne distingue plus, c'est beaucoup plus distingué.

— N'avez-vous pas dit vous même que, pour défendre la République...

— De quoi ? Défendre la République ? Je m'en fiche de la République ! A bas la patrie ! A bas la République ! A bas tout ! »

Le colonel Hervé.

Il y a, sur les murs, une affiche que je ne puis jamais voir sans penser à Gustave Hervé. Ce n'est pas seulement parce que c'est une réclame. C'est parce que l'« image » me semble résumer à merveille toute l'histoire du généralissime des troupes antimilitaristes.

N'avez-vous pas vu ce gosse, au sourire gouailleur, qui porte un pardessus beaucoup trop grand pour lui, posé de guingois sur ses épaules ? Je crois qu'on lit au-dessous cette légende : « *The Sport* habille bien. »

Je ne sais si l'image est d'un artiste, mais elle est à coup sûr d'un psychologue, qui sait éveiller notre curiosité par le contraste imprévu de la caricature avec les mannequins, si strictement vêtus, que nous présentent les catalogues ordinaires. Et puis, le dessinateur a prétendu signifier aussi, je suppose, que les paletots de *The Sport* ne se déforment pas, sur quelque dos qu'on les mette. Mais s'est-il aperçu que du même coup, dans ce gamin qui « rigole », il nous montrait Gustave Hervé endossant son pseudonyme trop large ?

Oui, voilà tantôt six ans que notre brave Hervé

se pavane dessous, et qu'il s'applique à le remplir. Le petit garçon, dans son pardessus, s'efforce comiquement d'en dissimuler la disproportion avec sa petite taille, et il redresse l'échine, et il écarte les bras tant qu'il peut, et il fait le moulinet avec sa canne, et il prend des airs avantageux de gentleman désinvolte et délibéré. De même, Gustave Hervé dans son pseudonyme fait le gros dos, et la grosse voix, et la belle jambe ; il se gonfle, il s'étend, il s'enfle, il se travaille. « Regardez bien, ma sœur ; est-ce assez, dites-moi ? N'y suis-je point encore ? »

A vrai dire, Gustave Hervé n'est pas tout seul à se gonfler de la sorte ; il y est aidé tour à tour par le citoyen Jaurès et par M. Adrien Hébrard.

Regardez-les faire. Dès le premier jour, le malin directeur du *Temps* comprit quel merveilleux parti l'on pouvait tirer de l'hervéisme et comment il devait servir les intérêts conservateurs. Pour paralyser le socialisme, dont les progrès devenaient inquiétants, il fallait forger un gros épouvantail, repeindre en rouge vif ce spectre collectiviste, qui, depuis Millerand, ne faisait plus peur à personne. Alors, M. Hébrard inventa Gustave Hervé, et l'on peut dire qu'il l'a presque fabriqué de toutes pièces, au fur et à mesure des besoins de la polémique bourgeoise. Oh ! avec quel art sournois fut gonflée cette opportune baudruche ! Comme il a « marché », ce pauvre Hervé, qui se fait gloire pourtant d'avoir toujours « les pieds nickelés » !

— Doctrine abominable ! s'écrie le *Temps* avec une indignation vertueuse. Pour un peu, s'il était

conséquent avec lui-même, ce sans patrie n'irait-il pas jusqu'à dire ceci et cela, et patati et patata ?

« — En effet, réplique l'autre, bombant le torse, je n'y avais pas encore songé ; mais je soutiens également cela, et ceci, et patata, et patati. Quoi encore ? »

« — Jésus mon Dieu, est-il possible ? reprend l'honnête *Temps* ; il n'y a plus, pour mettre le comble à tant d'horreurs et de blasphèmes, qu'à faire litière de la République elle-même.

— Tiens ! c'est vrai, où donc avais-je la tête ? Au fumier, Marianne ! »

Et tandis que M. Hébrard s'amuse à souffler ainsi la grenouille hervéiste, le bon Jaurès s'es-souffle à justifier ses coassements. « Hervé va peut-être quelquefois un peu loin, mais il faut pourtant convenir que tout n'est pas faux dans ses théories : je ne l'approuve pas, certes, oh ! non, je n'aurais garde de l'approuver, mais, en somme, tout compte fait, il a parfaitement raison... »

Et voilà Jaurès qui s'embarque à son tour sur le bateau de M. Hébrard. Il faut dire que Jaurès, comme tous les universitaires qui se respectent, lit le *Temps* avec respect. Car, pour un universitaire, le *Temps* n'est pas un journal pareil aux autres ; ce n'est pas seulement une vieille gazette, qui coûte trois sous et qui a la réputation d'être sérieuse, pudique et véridique ; c'est quasiment une institution nationale, dont l'objet essentiel est de fournir à MM. les professeurs des informations pondérées et des opinions décentes.

L'universitaire a besoin du *Temps* : il le savoure,

il l'admire, il l'aime. Le châtiment le plus sévère que l'on puisse infliger à un professeur serait de lui interdire, pendant huit jours, la lecture du *Temps*. Il est même étonnant que parmi les sanctions de la discipline universitaire, aucun ministre n'ait encore songé à inscrire cette punition, après le « blâme » et la « réprimande », mais sans doute, on l'a jugée trop cruelle.

Car voyez : même quand il se révolte, un professeur ne cesse pas pour cela d'aller demander à M. Hébrard sa pâture spirituelle. Il se révolte contre le *Temps*, voilà tout. Et il croit avoir atteint le maximum de rébellion, lorsqu'il prend sur toutes choses le contre-pied des opinions que le *Temps* professe. Tout ce qu'il y a de changé dans ses habitudes mentales, c'est qu'il lit le *Temps* à l'envers. Et sa révolte même n'est qu'une forme exaspérée de son admiration secrète.

Ainsi font tous les professeurs, qui donnent, depuis quelque dix ans, dans les doctrines démagogiques. Lorsque les dix-huit agrégés de philosophie groupés autour de Jaurès conçurent le dessein de fonder ce nouveau journal révolutionnaire qui devait être *l'Humanité*, ils tombèrent d'accord dès le principe : ce qu'ils voulaient faire, disaient-ils, c'était « le *Temps* socialiste ». Ils crurent d'ailleurs qu'il suffisait pour cela de faire un journal très embêtant. Et c'est ce qui nous explique pourquoi l'on chargea M. Herr d'en rédiger la majeure partie.

A l'étonnement général, M. Herr ne tint pas toutes les promesses qu'avait fait concevoir son génie bibliographique. Bientôt *l'Humanité* entra dans

une crise de décroissance dont elle n'est pas encore issue. Elle avait bien encore quelques abonnés, mais elle n'avait plus de lecteurs, si ce n'est ses protes. Il fallut aviser. C'est alors que *l'Humanité* fut rédigée par souscriptions. Jaurès fit la quête, et l'on comprit enfin pourquoi les révolutionnaires avaient coutume de flétrir si fougueusement les mensonges de la charité : il s'agissait, en somme, de remplacer la charité chrétienne par la mendicité socialiste.

Pourtant, quelles que fussent ses infortunes, *l'Humanité* souffrante ne se départit pas un seul jour de sa ligne de conduite. Et quand M. Herr céda la place à M. Révelin, il n'y eut rien de changé dans les sombres divertissements du prolétariat (1). Feuillotez, si vous en avez le cœur, la collection du journal socialiste : exactement, immuablement, implacablement, *l'Humanité* dit chaque matin le contraire de ce que le *Temps* a dit la veille, mais elle ne dit jamais autre chose. Et Jaurès nous expliquait lui-même, la semaine passée, de quelle manière il a coutume de se faire une opinion hâtive sur les sujets auxquels il n'a pas encore réfléchi :

Ce n'est pas pour chercher querelle au *Temps* que je prends la plume, écrivait-il le 11 janvier, c'est au contraire pour le remercier. Quand un événement est un peu confus pour moi, l'humeur du *Temps*, selon qu'elle est bonne ou mauvaise, m'en donne le vrai sens, et c'est un service inappréciable.

(1) Cette semaine, justement, M. Révelin annonce qu'il ouvre dans *l'Humanité* une rubrique nouvelle : LA SINISTROSE. Comme c'est ça !

Jaurès nous découvre ici, ingénument, tout le secret de sa politique. Et nous comprenons du même coup, comment, sur un signe de M. Hébrard, il emboîte le pas à Gustave Hervé. Jamais ça ne rate.

Si vous n'êtes pas dupe de ce petit jeu, d'ailleurs plaisant, vous n'aurez pas de peine à dépouiller Gustave Hervé de son personnage. Vous le réduirez à ses proportions naturelles, et vous serez surpris du peu qu'il en reste : un gros potache qui fait des niches, et qui est parfois un peu trop content de lui.

Car Hervé, ce n'est pas autre chose ; ou, s'il y a quelque chose en lui, c'est — ne vous récriez pas — un nationaliste honteux et un militariste forcené.

N'a-t-on pas observé mille fois que les plus farouches adversaires de l'Église n'étaient que des cléricaux à rebours ? Il en faut dire autant de nos plus furieux antimilitaristes. Regardez Gustave Hervé : ce n'est pas pour rien qu'il porte des vestons en forme de dolman et des pantalons à la husarde ; ce n'est pas pour rien qu'il ressemble à un adjudant et qu'il retrousse sa moustache. C'est un de ces hommes, nés pour la bataille, qui ne savent que faire de leur corps en temps de paix. Faute de mieux, pour s'entretenir la main, Gustave Hervé prépare une guerre civile. Non, ce n'est pas pour rien non plus que son journal s'appelle la *Guerre sociale*.

Vous l'avez vu charger à fond contre les « Alleboches », au congrès de Stuttgart. Il faut l'entendre conter les exploits de son frère, le capitaine d'artillerie, au cours de la campagne de Chine ! Il faut

l'entendre parler de son pays, des « gars » de Saint-Malo et de Saint-Pol ! Comme Hervé est fier d'être Breton ! Quand il ne se surveille pas, il confesse naïvement cette fierté dans ses articles mêmes. C'est ainsi que racontant ses démêlés avec le ministre Leygues qui l'avait suspendu, Gustave Hervé déclare dans les *Cahiers de la quinzaine* :

Il se trouve, pour une fois, qu'un ministre a violé le droit d'un fonctionnaire énergique, têtu — *un vrai Breton* ! — à cheval sur les principes et qui est bien décidé à ne pas se laisser faire...

Un vrai Breton !

Vous allez voir, cadets de Gascogne, ce dont sont capables les gars de Bretagne ! Et là-dessus, le « Vrai Breton » signe sans émoi son article : « Un Sans Patrie. » Ah ! il n'a pas la « trouille », comme on dit dans les camps.

Mais ce n'est pas seulement par ces cris du cœur que se manifeste le patriotisme étroit et suranné de Gustave Hervé. Comme les vieux corsaires de la côte natale, il a le goût des expéditions aventureuses et de l'héroïsme inutile. Il prend sur lui d'organiser, autour de la revue du 14 juillet, une grande manifestation antimilitariste ; il convoque l'arrière-ban de ses troupes, et il lance un défi aux estafiers de M. Lépine. Hardi, les gars ! Il part en guerre contre le moulin de Longchamp, et, avec l'allégresse de don César, qui a fait partie de rosser le guet, il livre bataille aux brigades centrales dans les défilés du bois de Boulogne. Ne l'excitez pas : il va tout à l'heure déclarer la guerre à l'armée fran-

çaise. N'a-t-il pas déjà traité de « grands lâches » nos soldats du Maroc ? Il prend contre eux la défense des Marocains ; c'est toujours don Quichotte, prêt à soutenir le choc de toute une armée.

Et tenez, son fameux « drapeau sur le fumier », c'est encore un geste militaire. Oui ! Même cela, c'est encore à la caserne qu'il l'emprunte. Rappelez-vous ce colonel qui, jadis, fit descendre tous ses hommes en grande tenue dans la cour du quartier, comme pour une revue, et là, devant eux, tandis que la fanfare jouait la *Marseillaise*, fit brûler solennellement sur le fumier le livre d'Abel Hermant, *le Cavalier Miserey*. Gustave Hervé n'a même pas eu le mérite de l'invention : il substitue un symbole à un autre, ou plutôt il le retourne, mais à n'en point douter, le geste est bien le même, et C'EST UN GESTE DE COLONEL !

La bête oratoire.

Si, après quelques timides protestations, Jaurès a fini par devenir hervéiste, il en est une autre raison : c'est que Jaurès est un grand orateur.

Les lecteurs de l'*Œuvre* me permettront de ne pas chercher une autre forme aux petites réflexions que j'ai déjà faites à ce propos dans le *Matin*; elles me paraissent nécessaires pour achever de vous rendre intelligible l'affligeante évolution de Jaurès :

Ce n'était qu'une médisance, d'ailleurs gracieuse. Si l'on surprit M. Jean Jaurès dans les coulisses de la Comédie-Française, le soir de la première de *Chacun sa vie*, le tribun n'y était point venu pour « flirter », comme on l'a méchamment prétendu ; il n'avait pas formé le galant dessein de prouver avec éclat au parti socialiste unifié, qu'après tout, pour peu qu'il en prit la peine, il serait très capable, lui aussi, de « socialiser » quelque jolie sociétaire. Non, mieux vaut dire la vérité, car la vérité est toujours plus belle. M. Jean Jaurès s'en allait tout bonnement serrer la main de son vieil ami, M. de Féraudy, qu'il félicita de la sorte :

— Ah ! depuis vingt-cinq ans qu'on ne s'était vu, quel chemin vous avez fait ! Quel grand comédien vous êtes devenu !

— Et vous donc ! s'écria M. de Féraudy, avec l'accent de la plus sincère admiration.

On conte, à ce propos, que, jadis, enthousiasmé par

les aptitudes déclamatoires du jeune Jaurès, Got lui aurait fait cette flatteuse prédiction : « Quand vous voudrez, vous enfoncerez Mounet-Sully ! »

Il est vrai que M. Jaurès, comme M. de Féraudy, est l'un des meilleurs élèves de Got. Qui pourrait en être surpris ? Cicéron ne fut-il pas l'élève du comédien Roscius ? Et Briand celui de Gémier ?

En ce temps-là, les deux cours qui avaient le plus de succès à l'École normale étaient ceux de M. Got et de M. Fischer. L'un enseignait la diction ; l'autre professait la valse et le maintien.

Souvenirs inoubliables ! M. Fischer, le professeur de danse, était un petit vieillard coquet, frileux et fin, tout de noir habillé, la face rase et rose, qui, de loin, ressemblait à un membre de l'Institut, et, de près, à un Pierrot de Lancret ou de Willette. Il trouvait le moyen d'être tout ensemble vénérable et frétilant, solennel et guilleret. C'était un personnage auguste, dont les talons n'avaient jamais touché la terre.

Pas une minute, fût-ce au milieu du plus fol entrechat, ce maître de conférences de chorégraphie n'oublia qu'il était le collègue de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Au reste, il appartenait lui-même à une Académie nationale, puisqu'il avait fait un cours de ballet à l'Opéra. Quand donc ? C'était un vieillard sans âge. On aurait appris sans étonnement qu'il avait enseigné la gavotte à Marie-Antoinette et à la Camargo.

Oh ! la pimpante et noble façon qu'il avait de glisser sur les pointes et de dire en souriant, l'échine affable : « De la grâce, messieurs ! » Là-dessus, il prenait son vol, la bouche en cœur, jouant sur son violon de poche un petit air acide et suranné, toujours le même, qui évoquait des babils de clavecins et de mandolines. Les normaliens, par couples, s'élançaient derrière lui, et, rudement enlacés, s'appliquaient de leur mieux à tourner

en mesure, au son de cette aigrette musiquette. Ils valsaient, comme les conscrits font l'exercice. « Voyons, messieurs, un peu plus de grâce ! » Et les normaliens, raides et frustes, « potassaient » la grâce, comme le thème grec, avec une ardeur farouche...

Le cours de M. Got n'était pas moins remarquable, mais il l'était surtout par sa simplicité. Dans sa leçon d'ouverture, l'illustre comique exposait toute sa doctrine en ces termes étonnants :

— Ouvrez un livre quelconque, messieurs. Peut-être avez-vous remarqué déjà que les mots y sont séparés, de temps à autre, par de petits signes. Ces signes, comme leur nom l'indique, ont une signification. On vous a sans doute appris que les uns s'appellent des *points* et les autres des *virgules*. Eh bien, messieurs, quand vous lisez à haute voix, arrêtez-vous à chaque virgule, et, si vous rencontrez un point, arrêtez-vous un peu plus. Voilà tout le secret de l'art de dire. Maintenant que nous possédons ces principes, voyez comme c'est facile...

Alors, prodiguant les exemples, Got jouait des scènes du répertoire, où il tenait à la fois tous les rôles. Et c'était merveilleux. Mais c'était plus merveilleux encore, lorsque Jean Jaurès lui donnait la réplique.

Formé par ces deux maîtres excellents, dont l'un lui enseigna le geste et l'autre la parole, comment Jaurès ne serait-il pas devenu un artiste incomparable ? D'ailleurs, la nature l'avait si généreusement doué, qu'il aurait pu se passer de toutes les leçons. Dès le lycée, sa façon de n'était-elle pas célèbre ?

Quand il fut admis à l'École normale, les *gnoufs* — c'est-à-dire les « nouveaux » — subissaient encore des brimades, d'ordre plus ou moins spirituel. L'épreuve à laquelle on soumit le « gnouf » Jaurès fut mémorable. On le hissa sur un poêle en forme de colonne, et un ancien lui dit :

— A quoi penses-tu ? Tu ne penses à rien ? Alors, parle.

Et Jaurès, aussitôt, prononça un discours.

Un incident très grave se produisit à la rentrée de la promotion suivante. Il y a, dans un couloir de l'École normale, un énorme squelette de *mégatherium*, qui préside à toutes les cérémonies burlesques du « canular ». La tradition exige que tous les « gnoufs » se prosternent devant le monstre et lui baisent la queue, en signe d'humilité. Or, cette année-là, il advint que le gnouf Doumic refusa effrontément de se conformer à ce pieux usage. Incontinent, il fut déferé à l'aréopage des « cubes », et Jaurès se chargea de prononcer le réquisitoire. Cette improvisation fut, paraît-il, d'une verve et d'une fantaisie étourdissantes.

De même, les camarades de Jaurès se rappellent avec joie la « leçon » stupéfiante qu'il fit un jour, au cours de M. Boutroux, sur les antinomies de Kant. Il découvrit tant de choses dans la *Critique de la raison pure*, qu'il ne put traiter son sujet en une heure et demie, et il demanda la permission de poursuivre le lendemain. Mais la seconde séance ne lui suffit pas encore ; on dut lui en réserver une troisième, et ce fut alors un vertigineux *crescendo* de périodes, un éblouissant bouquet de métaphores. Quand il eut enfin fini, M. Boutroux, de sa petite voix triste, polie et modeste, félicita le jeune philosophe de son éloquence, puis il dit froidement :

— Revenons maintenant à la raison pure.

Ces anecdotes innocentes ne contribuent-elles pas à éclairer la psychologie, d'ailleurs élémentaire, de celui que M. Lafferre appelait l'autre jour « la bête oratoire » ? J'imagine que M. Lafferre n'a pas mis dans ce mot d'intention désobligeante. De même, Aristote disait : « Dieu est un animal infini. » Et puis, n'est-ce pas, il y a tant de bêtes qui ne sont pas oratoires !

Dans tous les cas, le mot dit bien tout ce qu'il y a d'instinctif et d'incoercible dans le talent de Jaurès. Cet homme est né parlant ; il incarne le Verbe, et le Verbe le

mène. C'est ainsi qu'il est allé au socialisme, parce qu'il y trouvait, avec les thèmes les plus oratoires, les auditeurs les plus nombreux.

On ne joue pas du cor de chasse dans une cabine téléphonique. Pour jouer du cor, il faut le grand air, et, s'il se peut, le « fond des bois ». Pareillement, pour être un grand orateur, il ne suffit pas d'être éloquent : il faut aussi un grand auditoire, qui s'échauffe et s'enflamme. Jaurès l'a cherché toute sa vie, car la déclamation est chez lui la première nature. C'est un besoin organique. Il péroré comme on se soulage. Et il suit amoureusement la foule, qui lui est indispensable pour satisfaire ce besoin terrible.

Ainsi doivent s'expliquer toutes ses aberrations démagogiques. Ne prenez pas Jaurès pour un conducteur de peuple : ce n'est qu'un suiveur de foule.

S'il était bête, il serait encore opportuniste.

Doué — ou affligé de ce tempérament-là, comment Jaurès pouvait-il échapper à l'hervéisme ?

L'éloquence de réunions publiques est un genre littéraire, qui a des exigences très spéciales. Elle ne vaut que par l'enthousiasme croissant qu'elle excite dans l'âme des citoyens. Un orateur socialiste qui sait son affaire verse sa parole au peuple, comme le « bistro » lui verse son alcool. Le plus souvent d'ailleurs, l'une ne va pas sans l'autre, et c'est pour cette raison que toutes les réunions révolutionnaires bien ordonnées se tiennent le samedi soir chez les marchands de spiritueux.

Dans cette atmosphère chaude, on ne se représente pas un orateur, qui, d'une voix douce et en termes mesurés, convierait les citoyens à la retenue

et à la modestie. Il ne sera écouté avec faveur que s'il profère, d'un ton menaçant, des paroles ardentes entrecoupées d'apostrophes, d'invectives et de rugissements. Par définition, par essence, l'éloquence populaire ne saurait être calmante, réfrigérante, « inhibitive » : c'est un allumage perpétuel. Elle va, elle va, elle court, elle monte : jamais elle ne s'arrête, jamais elle ne descend. Vous rappelez-vous de quelle manière et de quel ton Mlle Sergine hurle : « En avant ! En avant ! » dans le *Grand Soir*, à la fin du troisième acte ? On m'a conté que le jour de la première, elle se mit à pousser ses : « En avant ! En avant ! » avec une ardeur si farouche et une conviction si impétueuse, qu'il fut impossible de l'arrêter. Ramenée dans sa loge, elle criait encore : « En avant ! En avant ! » La voilà bien, la muse de l'éloquence populaire.

Or, il est constant que Jaurès est le maître du genre. Ce n'est pas de Démosthène, c'est de lui qu'il faut dire avec Fénelon : « Il tonne, il foudroie ; c'est un torrent qui entraîne tout ; on ne peut le critiquer parce qu'on est saisi... » Mais voilà : un torrent ne remonte pas son cours et Jupiter ne rétracte pas sa foudre. Le délire prophétique de l'orateur socialiste n'admet ni tempéraments, ni réserves. Usons ici d'une métaphore audacieuse qu'excuse la sublimité de la matière : le lion populaire n'aime point qu'on lui passe la main dans le dos à rebrousse-poil.

Bref, dirait non sans profondeur Joseph Prud'homme, l'éloquence populaire est un genre où l'on n'est le premier, qu'à la condition de n'être pas

dépassé. Justement. Et c'est là ce qui faillit arriver à Jaurès. Non pas que Gustave Hervé parle mieux que lui; mais il en dit plus que lui. Et depuis quelque temps Jaurès ne pouvait plus haranguer le peuple, sans qu'un citoyen se levât, au beau milieu de sa plus belle période, pour lui demander si l'heure n'était pas enfin venue de planter le drapeau dans le fumier, de même que l'on a mis déjà, comme le recommande la nouvelle *Carmagnole*, « le Christ à la voirie et la Vierge à l'écurie... »

Digression.

« A l'écurie » ? Pourquoi, mon Dieu ? J'entends bien que c'est pour la rime; mais ce n'est peut-être pas une raison. Dussé-je être traité d'infâme calotin, je me permettrai de faire observer poliment aux bons citoyens, qui chantent ces naïves horreurs en roulant des yeux féroces, que, si la bonne vierge pouvait les entendre, elle ne serait pas du tout vexée. Et si je savais, comme Jules Lemaitre, écrire des contes en marge des évangiles, je voudrais faire la réponse de la bonne Vierge à ces bons citoyens.

Elle leur dirait, par exemple, avec un sourire miséricordieux :

« Vous ne m'offensez point, pauvres gens, lorsque vous évoquez ainsi les plus tendres et les plus gracieux souvenirs de ma jeunesse. C'est en effet dans une écurie que j'eus, il y a deux mille ans, mon petit Jésus; car nous étions, nous aussi, d'humbles prolétaires. C'est là que vinrent nous voir les rois mages et les pâtres d'alentour. Au-dessus de l'écurie, luisait doucement une étoile nouvelle, et tous les hommes, riches et pauvres, marchaient avec allégresse, les yeux fixés sur sa tremblante lueur; car elle annonçait à tous,

que des temps meilleurs allaient venir... Et peut-être sont-ils venus déjà; voyez plutôt: le Jésus d'à présent, c'est M. Jaurès, et M. Jaurès, Dieu merci, ne demeure point dans une étable. De Bethléem à Bessoulet le progrès est sensible. Mais, si l'étoile brille maintenant au-dessus d'un château, c'est toujours la même étoile, et vous marchez toujours, pauvres gens... »

Les tribulations d'un tribun.

Où en étais-je ? Ah ! oui, Jaurès n'aime point qu'on l'interrompe. Et il a bien raison de ne point l'aimer. Car les discours de Jaurès, c'est un peu comme la musique de Wagner à Bayreuth, et il convient de les écouter mêmement. N'est-ce pas que la beauté principale de ces deux musiques tient moins au détail qu'à l'ensemble ? Elles valent par la masse, la composition, le développement. Si au moment où la phrase se déroule et se déploie dans toute son harmonieuse ampleur, elle est gâtée par un son discordant, c'est fini, le charme est rompu.

Jaurès ne l'a que trop éprouvé; et rien ne peut lui faire plus de peine. Je me souviens de deux conférences, l'une sur Zola au théâtre Moncey et l'autre sur Saint-Simon au Trocadéro, où Jaurès dut à plusieurs reprises supplier ses auditeurs de ne pas trop l'applaudir. Ce n'est pas, soyez-en sûrs, qu'il ait horreur des applaudissements; il faut voir, à la fin d'une période particulièrement réussie, comme ses narines, exsangues et palpitantes dans son masque immobile, *reniflent* l'enthousiasme de la multitude. Je ne me représente pas autrement Jupi-

ter respirant l'odeur des sacrifices. Il est d'ailleurs tout naturel, et je ne songe nullement à l'en blâmer, que Jaurès, comme tous les artistes, entende avec une légitime satisfaction le bruit glorieux que font en tapant dans leurs mains les hommes rassemblés. Mais encore faut-il applaudir à propos ou, s'il vous plaît mieux, en mesure; il ne faut pas que les applaudissements gênent le travail de l'artiste.

Or, au théâtre Moncey comme au Trocadéro, les « intellectuels » accourus en foule étaient montés à un tel degré d'admiration, que, si on les avait laissés faire, ils auraient empêché Jaurès de parler à force de l'applaudir. Jaurès n'avait pas ouvert la bouche pour dire : « la démocratie, dans une magnifique poussée... » que toute la salle debout trépignait et faisait à l'orateur une « ovation indescriptible ». Et le pauvre Jaurès protestait comiquement : « Laissez-moi, mais laissez-moi donc finir ma phrase; je ne sais plus où j'en suis; vous m'applaudirez quand j'aurai terminé mon développement... » Mais va te faire fiche ! Au premier mot prononcé plus haut que l'autre, à la première épithète un peu reluisante, une volée, un ouragan de bravos submergeait la voix du tribun, éteignant toutes ses fusées. C'était un auditoire si merveilleux qu'il ne voulait rien entendre.

*
* *

Par la suite, les « intellectuels » un peu plus rassis apprirent à nuancer leur enthousiasme et à n'applaudir qu'au bon moment, c'est-à-dire lorsque Jaurès « lève la pâte ». Les militants du Midi

prononcent : « *lève la pâte* » ; mais les deux façons de parler, comme vous allez voir, ont sensiblement le même sens.

Il n'est pas besoin d'avoir entendu très souvent Jaurès pour s'apercevoir que ses gestes, comme ses phrases, sont toujours les mêmes. Il commence lentement, pesamment, péniblement; il a l'air de chercher ses mots ou d'attendre qu'ils lui viennent; il en dit trois, qu'il lâche comme s'il mâchait du fer; puis il s'arrête, comme s'il prenait le temps de le digérer. Il dit trois autres mots, puis il s'arrête encore. Et, chaque fois, ses deux petits bras courts font, sur son abdomen, les mouvements du boulanger qui retourne sa pâte dans le pétrin. Peu à peu, le débit s'anime, s'échauffe, se précipite. Le geste de pétrir, d'abord à peine indiqué, devient plus net, plus fréquent. La période monte et s'enflé, le diapason s'élève, les bras aussi. On dirait que, du bloc de pâte, les petits bras courts ont détaché de quoi faire un pain de six livres, et qu'ils arrondissent dans l'air la boule molle. La voici à la hauteur du sternum; tournant plus vite, les petits bras la maintiennent en équilibre. La voix monte encore, les petits bras tournent, cette fois, à la hauteur de la bouche; alors Jaurès se dresse sur la pointe du pied, et tandis qu'il lance dans un grand cri la fin de sa phrase, les petits bras, dans une brusque détente, envoient promener dans l'espace le pain de six livres...

C'est le moment précis où il convient d'applaudir, quand on est bien élevé; et ce moment, Jaurès l'indique lui-même, comme le ténor qui donne

toute sa voix à la fin du couplet. De même, ce fantôme extraordinaire, dont M. Richet fit jadis la connaissance à la villa Carmen, poussait la complaisance jusqu'à prévenir les photographes présents dans la salle de l'instant précis où il se sentait devenir assez consistant pour donner un bon cliché.

* *

Si les ovations intempestives, qui rompent l'ordonnance et le mouvement d'une belle phrase, agacent et irritent Jaurès, jugez de l'effet que devaient lui produire les interruptions ironiques et agressives de Gustave Hervé ou de ses disciples. De plus en plus, Hervé devenait « la hache de ses périodes », et Jaurès en était malade. Que vouliez-vous qu'il fit, je vous le demande, et qu'auriez-vous fait à sa place ? Il fallait dire comme Hervé, ou renoncer à la parole.

Pour ce qui est de se taire, vous n'y songez point sérieusement. Il est vrai que, dans la préface de ses *Discours parlementaires*, Jaurès nous révèle un trait de son idiosyncrasie, tellement extraordinaire qu'il vous paraîtra peut-être imaginé à plaisir. Croiriez-vous que, dans les premiers temps qu'il était à la Chambre, Jean Jaurès lui-même, Jaurès la « bête oratoire », Jaurès le nouveau Verbe incarné, ne pouvait pas se décider à « prendre » la parole ? Quand il avait quelque chose à dire, il lui était absolument impossible d'ouvrir la bouche et d'émettre un son ; ses cordes vocales étaient soudain paralysées, sa langue gelée. C'est du moins lui qui

le raconte : « La seule pensée d'aborder la tribune, écrit-il, me causait un effroi presque insurmontable et qui littéralement me ravageait (1). » Dans ces conditions, vous comprenez que si Jaurès a fait ce prodigieux effort pour se mettre à parler, il lui faudrait, maintenant, pour garder le silence, faire au moins l'effort inverse, et, vraiment, ce serait trop lui demander.

Jaurès s'est donc jeté à tête perdue dans l'hervéisme, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, à moins de se taire. Rappelez-vous la grande réunion de Tivoli : Jaurès devait y réfuter les « théories » de Gustave Hervé et démontrer en trois points, comme il sied à un professeur de philosophie, qu'elles sont incompatibles avec les principes du socialisme.

En effet, Jaurès déclare dès l'abord qu'il ne pense pas comme Hervé pour trois raisons principales ; et il entreprend aussitôt l'exposé de sa première raison principale. Mais la salle devient houleuse ; des cris, des protestations, des objections détonnent dans tous les coins. Il est visible que si l'orateur continue sur ce ton, il ne pourra pas aller jusqu'au bout. Alors, mon Jaurès tourne court ; il remet dans sa poche ses deux autres raisons principales. « Voilà, dit-il à peu près, comment parlent nos contradicteurs, mais nous autres... » Et là-dessus, il change son fusil d'épaule, ou, plus exactement, il le retourne la crosse en l'air. Il abonde dans le sens hervéiste, il est plus hervéiste qu'Hervé. Et dans un tonnerre d'applaudissements, il s'écrie :

(1) *Discours parlementaires*, chez Cornély, préface, p. 16.

« Que doivent faire les socialistes en cas de guerre ? Le devoir des prolétaires, c'est de ne pas gaspiller leur énergie au service d'un gouvernement de crimes, c'est de retenir le fusil dont les gouvernements d'aventure auront armé le peuple, et de s'en servir, non pas pour aller fusiller, de l'autre côté de la frontière, des prolétaires, mais pour abattre révolutionnairement le gouvernement de crimes ! »

Et allez donc ! Jaurès a dit exactement le contraire de ce qu'il voulait dire, mais il a eu son succès ordinaire, avec trois ou quatre rappels. Il est content. Il fait signe à Jésus, le fidèle cocher qui le ramène à Auteuil. Il rentre, il se couche, et, pour s'endormir, il relit son dernier discours de la Chambre :

Je sais que si la patrie était menacée dans son indépendance, c'est du prolétariat lui-même que jailliraient, pour la défendre, des forces incalculables. (*Applaudissements.*)

La France a été blessée, elle est mal guérie de sa blessure, elle ne pourrait pas sans périr permettre que le glaive approchât encore de son cœur, et, si noir que puisse devenir le monde, il ne verra jamais cette chose impossible et monstrueuse : la mort de la France. (*Vifs applaudissements sur un grand nombre de bancs.*)

Eh bien ! messieurs, vous ne pouvez pas supposer un seul instant, je le répète, que le prolétariat de France veuille livrer la patrie...

Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Les déclamations contre la patrie ne sont pas un péril pour la patrie ; elles ne sont un péril que pour le prolétariat lui-même... Ceux qui déclament contre la patrie disent aux prolétaires : Ce n'est pas votre patrie, c'est la patrie des privilégiés. Et pourquoi donc n'est-ce pas la patrie des prolétaires ? S'ils le veulent, étant le nombre, ayant,

par les libertés légales de la République, si incomplètes qu'elles soient, les moyens de conquérir des libertés plus larges, ils peuvent, s'ils le veulent, avoir la puissance légale, faire que la patrie soit leur patrie, la patrie du travail, la patrie de tous, et au lieu de déclamer paresseusement contre la patrie, qu'ils se mettent donc à la conquérir. (*Applaudissements.*)

— Tiens ! Tiens ! pense Jaurès, ça n'est pas mal non plus...

Il s'endort, il rêve qu'il se promène dans le bois de Bessoulet, qu'il y rencontre un satyre, et que le satyre lui dit :

— Arrière ceux dont la bouche souffle le chaud et le froid !

Et Jaurès se demande :

— Pourquoi me dit-il cela ? Ce n'est pourtant pas moi qu'on a surnommé Double-Face... Est-ce qu'il me prend pour M. Chaumié ?

Un silence effrayant.

Croyez-vous à l'onomancie ? Balzac y croyait. Il cherchait longuement les noms de ses personnages, convaincu que certains assemblages de lettres expriment un caractère et résument une destinée. Bonaparte, par exemple, ne pouvait pas plus s'appeler Gustave Hervé, que Jean Jaurès ne peut se nommer Conrart.

Jaurès... J'imagine que ce nom, grassement sonore, eût ravi l'oreille de Balzac, et qu'il n'aurait pas eu de peine à en déduire toute la vie de l'orateur qui le porte. Considérez, en effet, avec un peu d'attention les lettres qui composent ces deux syllabes prédestinées : dans JAURÈS il y a JASEUR.

Cet anagramme, n'est-ce pas tout l'homme ? Seriez-vous capable de vous représenter un seul instant Jaurès silencieux ? Voyez plutôt ce qui s'est passé l'autre mois. Bien qu'on fût en décembre, le ciel était sans nuages, l'air tiède et limpide. Il y avait, dans la rue, des fleurs et des chansons, et les femmes étaient plus jolies. Par toute la ville en fête, on éprouvait je ne sais quelle ineffable sensation de soulagement et de délivrance. Et tout en goûtant la douceur de vivre, on se demandait avec une sur-

prise ravie : « Qu'est-ce qu'il y a donc ? Pourquoi fait-il si bon à Paris en ce moment ? »

Pour l'expliquer, il ne suffisait pas de dire que, depuis tantôt quinze jours, il avait cessé de pleuvoir. On ne tarda pas à découvrir la vraie cause de cet agréable phénomène : « *Jaurès ne parle plus...* »

On s'en aperçut tout à coup, comme le meunier, devenu sourd au tic-tac de son moulin, s'aperçoit qu'il ne tourne plus, et, au milieu de la nuit, est réveillé par le silence. Mais la joie générale fut bientôt gâtée par une vague inquiétude ; tous se posaient cette question nouvelle : « Où est-il ? Que fait-il ? Qu'est-ce qu'il nous prépare ? Qu'est-ce que nous allons prendre, le mois prochain ? »

On nous l'apprit l'autre jour. Jean Jaurès se disposait dans l'ombre à s'acquitter d'une dette oratoire, que personne, à vrai dire, n'aurait eu l'imprudence de lui réclamer. Et peut-être aurez-vous besoin d'un petit effort de mémoire, pour vous souvenir qu'au cours de la législature précédente, Jaurès prit l'engagement solennel de nous prédire, à la rentrée des Chambres, comment serait faite la cité future. Dès la première séance, il devait déposer un projet de loi tendant à créer un nouveau monde.

Or, il advint qu'à la rentrée, Jaurès prononça bien un grand discours, qui dura quarante-huit heures environ, mais ce ne fut que pour annoncer qu'il dirait quelque chose six mois plus tard. Ces six mois écoulés, l'orateur sollicita un nouveau crédit, que la Chambre s'empressa de lui accorder, et déjà l'on se berçait de l'espoir que Jaurès ne

mettrait jamais sa promesse à exécution, quand la nouvelle se répandit l'autre jour qu'il s'était retiré dans ses terres pour y tirer ses derniers plans de révolution sociale.

A l'heure présente, sa besogne serait même très avancée : il ne lui resterait plus guère qu'à fixer définitivement le chiffre de la juste indemnité qu'il allouera au propriétaire de Bessoulet.

Vous le voyez d'ici se promenant dans son parc et réglant, comme le Dieu de Leibniz, l'harmonie des « compossibles » dont sera formé le nouveau monde, fait sur mesure ; vous le voyez, l'astrolabe en main, montant au sommet de sa tour, pour y interroger de plus près les étoiles. Nous saurons d'ici peu ce qu'elles ont répondu, puisque M. Jaurès nous a promis la cité future pour nos éternelles.

Les deux hommes qui font « l'Humanité ».

Le grand tribun ne se borne pas à consulter les astres ; il doit encore, aux termes de la constitution du parti, prendre l'avis des camarades Révelin et Renaudel. Car, pour n'être point des étoiles de première grandeur, ces deux citoyens n'en sont pas moins des satellites considérables ; et, comme ils sont préposés l'un et l'autre aux destinées de l'*Humanité*, il est vraiment regrettable que l'humanité ne les connaisse pas davantage. En des genres très divers, ce sont deux esprits fort distingués. L'un, le citoyen Révelin, est licencié ès lettres ; il se présenta même cinq ou six fois à l'agrégation de philosophie. L'Université de France eut le tort irréparable de ne pas l'admettre au nombre de ses professeurs ; dès lors, il était tout naturel que ce pédagogue incompris consacra toutes les ressources de son entendement à préparer la ruine d'une société, qui n'avait pas su reconnaître au premier regard le sombre éclat de ses mérites.

Le citoyen Révelin se compare volontiers à Jules Vallès, mais il est trop modeste : en somme, Vallès n'était que bachelier.

Quant au citoyen Renaudel, ce n'est rien de moins

qu'un ancien élève de l'école d'Alfort. Vous souvient-il du temps où l'on raillait, avec une grossière ironie, les « sous-vétérinaires » qui se mêlaient de politique ? Voilà bien la supériorité du socialisme : ses leaders sont des vétérinaires véritables.

Il est vrai que celui-ci n'a pas réussi dans ses affaires ; mais qu'est-ce que cela prouve ? En induirez-vous qu'il est plus difficile de soigner les bêtes que de paître les hommes ?

Quoi qu'il en soit, nos deux honorables révolutionnaires sont spécialement commis par le Conseil national, à la garde du citoyen Jaurès. Car si l'*Humanité* est « l'organe du parti socialiste », il n'est pas inutile d'expliquer ce que cela signifie précisément : entendez que le Conseil national du parti a chargé deux de ses intellectuels les plus éclairés de surveiller, avec une attention sévère, l'expression de la pensée socialiste.

L'on ne saurait, semble-t-il, concevoir deux êtres plus dissemblables que les citoyens Renaudel et Révelin. Celui-ci, le philosophe, est sec, cassant, lugubre ; celui-là, le vétérinaire, est rubicond, maf-flu, hilare. Mais ces deux personnalités extrêmes fondent par leur accord, comme elles symbolisent par leur contraste, toute l'unité socialiste. Devant le marbre du journal, le vétérinaire et le philosophe, « mandatés » par le Parti, ne sont plus que deux entités, souveraines et équipollentes. Le philosophe représente le « statut », et le vétérinaire la « doctrine ».

Nous avons connu naguère des socialistes naïfs, qui rompaient des lances pour défendre la liberté

de leur pensée contre l'insupportable tyrannie des ministres bourgeois. Que les temps sont changés ! Aujourd'hui, les socialistes peuvent, en toute franchise, dire ou écrire tout ce qu'ils pensent, sous le contrôle de deux ou trois censeurs.

Quand M. Jaurès, directeur de l'*Humanité*, a terminé son article, il passe dans la pièce voisine et en donne lecture aux citoyens Renaudel et Révelin. « Permettez, dit le triste philosophe, ceci n'est point conforme au statut. » — « Cela ne biche pas avec la doctrine, » ajoute le joyeux vétérinaire. Et Jaurès, humble et docile, regagne son pupitre et corrige ou recommence son devoir.

Ne cherchez pas ailleurs le secret des réjouissantes contradictions, relevées l'autre jour encore entre ses articles de l'*Humanité* et ceux de la *Dépêche*. Si, à Toulouse, Jaurès couvre de fleurs ce même Clémenceau qu'à Paris il traite de « venimeux » et « d'abject », ne le soupçonnez point d'une duplicité trop noire. La vérité, c'est que le directeur de l'*Humanité* n'écrit pas personnellement dans son journal ; il se borne à y traduire, de son mieux, les rancunes du philosophe statutaire et les ambitions du vétérinaire doctrinal.

Ah ! le pauvre homme, auquel il ne manqua, pour être un grand homme, que le petit courage d'être un individu...

Illusions perdues.

Voilà donc à quoi elle se réduit, leur « doctrine » : elle tient toute dans ce que les professeurs de rhétorique appellent deux « gros contre-sens ». Le premier fut commis par Gustave Hervé sur un texte de Marx ; le second, par quelques bons apôtres sur une phrase de Gustave Hervé.

Ce serait ici, pour un dilettante de l'ironie, une occasion délicieuse de nous faire admirer la bouffonne disproportion des effets et des causes : Jaurès, ce même Jaurès qui était vice-président de la Chambre et président du Conseil sous le ministère Combes, Jaurès qui avait fait le « Bloc » et qui nous le donnait comme la première assise de la cité future, Jaurès est par terre, dans la crotte. Oui, il a butté contre le tas de fumier hervéiste, il est tombé dessus et il n'a pas la force de se relever. Il s'y complait, il s'y vautre. Et voilà le parti socialiste, disloqué par l'unification, qui ne sait plus où il en est, ce qu'il veut, où il va. Et voilà l'ancien Bloc en miettes, le Parlement bouleversé, la confusion dans les rangs des républicains ; voilà toutes les réformes démocratiques compromises ou retar-

dées de vingt ans : cela parce qu'un beau jour un apprenti journaliste de Sens, ayant pris un pseudonyme d'une « extension » trop large, n'a pas su très bien ce qu'il voulait dire ou n'a pas su le dire comme il le voulait. Car c'est cela, l'hervéisme : il est sorti tout entier de quelques mots malheureux, et manifestement contraires à l'esprit socialiste : la malice de M. Hébrard, la mégalomanie d'Hervé, la surenchère démagogique et l'émulation de cabotinage ont fait le reste.

Il faut se hâter d'en rire ; et pourtant... Oh ! bien sûr, je ne vais pas en pleurer. Mais j'avoue que je ne puis me défendre d'une mélancolie, quand je me rappelle d'où nous sommes partis pour en arriver là. Je revois un petit étudiant de première année, qui s'en allait, le dimanche, à Montmartre, non pour y faire la noce dans les cabarets, comme les petits Lascombes, mais pour y entendre un apôtre, qui annonçait la bonne nouvelle, à la Maison du peuple, au fond de l'impasse Ramey, tout là-bas, derrière la Butte. T'en souviens-tu, Crouzet ? Et toi, Berthet ? Nous allions « en Jaurès » avec une dévotion extasiée, comme la Sévigné allait en Bourdaloue. Et regagnant la montagne Sainte-Geneviève, grisés de paroles magnifiques, nous disions aux étoiles étonnées tout l'idéal qui fermentait dans nos cœurs...

Ah ! qu'elles étaient pures et jolies, ces âmes de jeunes hommes, qui devenaient socialistes en lisant *la République* de Platon et *la Petite République* de Jaurès ! Déjà, ils s'étaient assuré une place d'honneur dans la société bourgeoise ; ils avaient conquis

tous leurs grades, et il leur suffisait de se laisser aller au fil des heures pour vivre confortablement, en fonctionnaires de marque. Un travail facile et modéré leur laissait assez de loisirs pour écrire, tout doucement, une thèse latine sur le « Digamma éolique » et une thèse française sur la « Quantification du prédicat » ou sur les « oies du Capitole ». Après quoi, pour peu qu'ils consentissent à épouser une fille d'inspecteur général, ils auraient beaucoup de talent; promis aux plus brillantes destinées, ils prenaient le chemin de la Sorbonne, du Collège de France, de l'Académie : leur vie était faite, comme on dit.

Eh bien ! non, tranquillement, résolument, avec une naïve et gentille abnégation, ils tournaient le dos à tout cela ; à la voix de Jaurès, ils s'en allaient à la Révolution, et ils y allaient en chantant. Vous rappelez-vous, Jaurès, ce petit étudiant qui mettait des rimes à ses rêves et qui fut chargé d'écrire, pour le centenaire de l'École normale, un poème que devait réciter Mounet-Sully ? Il trouva moyen d'en faire un hymne socialiste ; oui, c'étaient bien des conseils socialistes que « l'École », personnifiée par l'illustre doyen de la Comédie Française, donnait en ces termes, d'une voix tendrement rugissante, à son enfant, le jeune professeur prêt à « descendre dans la vie » :

Je ne t'ai pas armé pour rester sous la tente :
Va pour l'œuvre d'amour livrer les bons combats,
Car tu n'as pas le droit de vivre en dilettante
Et d'être heureux ici, puisqu'on souffre là-bas.

Tu sais ce que tu peux : si la foule t'ignore,
Qu'importe ? Plus obscur, l'héroïsme est plus beau ;
Travaille dans la nuit, toi qui fais de l'aurore :
Ne montre pas la main qui porte le flambeau.

Je t'ai chargé le sac de bon grain sur l'épaule :
C'est toi qui vas semer la prochaine moisson ;
Souviens-toi que ta tâche est sainte, et que ton rôle
N'est pas de répéter une vaine leçon.

Ton verbe formera les âmes qui vont naître :
Ne trouble pas la paix du matin qui sourit ;
L'esprit fait le savant, mais le cœur fait le maître :
Enseigne avec ton cœur plus qu'avec ton esprit.

Dis aux petits enfants que l'heure est grave et sombre,
Que la terre est en deuil, que les cieux sont obscurs,
Mais qu'un premier rayon déjà dissipe l'ombre,
Et qu'ils verront fleurir l'aube des temps futurs.

Car voici que le flanc de la terre féconde
Dans la douleur enfante une autre humanité,
Et qu'un souffle d'amour a soulevé le monde,
Et que vers l'orient l'alouette a chanté !

Citant ces vers avec un orgueil fraternel, Georges Renard, aujourd'hui professeur à l'École des Arts et Métiers, proclamait dans les journaux du parti que, si les normaliens s'en mêlaient, la société bourgeoise n'avait plus qu'à bien se tenir. Il était au moins vrai que, si ces jeunes hommes se levaient à leur tour pour instruire le procès du présent régime, ils n'étaient animés ni par l'envie ni par la vengeance. Ce n'étaient point de ces ratés ou de

ces impuissants, qui ne cherchent dans le socialisme que le moyen de prendre une revanche sournoise et de satisfaire tout ensemble leurs appétits et leurs rancunes. C'était vraiment un sublime idéal de justice qu'ils prétendaient réaliser; ne croyaient-ils pas de toute leur foi, que les « temps futurs » étaient arrivés?... Ah! Jeunesse!

* *

Quinze ans bientôt ont passé depuis lors: où en sommes-nous de cette œuvre à laquelle nous conviait la grande voix de Jaurès? Qu'avons nous fait? Qu'a-t-il fait?

Oh! je ne veux point lui chercher ici de noises personnelles. Sans doute, j'aurais bien le droit de lui demander quelques explications sur la manière dont *l'Humanité* me malmena ces temps-ci. J'avais publié dans *l'OEuvre* quelques articles où je me permettais de dire mon sentiment sur la nouvelle politique de Jaurès; je relevais quelques-unes de ses contradictions les plus voyantes, et, si mes réflexions avaient parfois un tour ironique, elles n'avaient rien de malveillant. Je suppliais Jaurès de revenir à lui, de revenir au socialisme, car il est évident que Jaurès n'est plus socialiste. Le socialisme, tel qu'il nous l'enseigna, est une doctrine d'ordre et de progrès; or, ce que prêchent ses amis hervéistes, c'est l'anarchie, et ce qu'ils servent, c'est la réaction.

Ah! comme nous aurions beau jeu pour le démon-

trer, si nous étions de loisir et si cela n'éclatait pas à tous les yeux! Pour nous en tenir au plus topique, n'est-il pas certain, par exemple, que la propagande outrancière de Gustave Hervé a fait le plus grand tort à la cause même dont il pense être le champion? J'ai connu un temps, où l'on pouvait honnêtement se dire « antimilitariste », comme on se disait anticlérical, sans passer pour un énergomène ou pour un fou. On en venait à concevoir, après l'Affaire, qu'un sabre, fût-ce le sabre d'un général, n'avait en somme rien de mystique. S'il nous fallait des sabres pour défendre au besoin la République, ce n'était pas une raison pour nous mettre à genoux devant ceux qui les « traînaient »; nous avons de même un revolver dans notre poche pour nous défendre contre les Apaches, et jamais l'idée ne nous est venue, quand nous rentrons le soir et que nous le posons sur la table, de nous agenouiller devant notre « rigolo » et de lui dire une petite prière. Déjà, l'on concevait aussi qu'un jour venant, — et le bon socialisme aidant, — il n'y aurait presque plus d'Apaches dans la rue et dans le monde, et que, ce jour-là, les revolvers et les sabres pourraient devenir à peu près inutiles... Qui donc à présent ose avouer cet espoir? L'hervéisme a tué le pacifisme.

Mais j'en reviens à Jaurès et à la manière dont il m'a répondu. Au cours de l'affaire Chaumié, il n'y a pas eu un seul de mes confrères de la presse « bourgeoise », qui m'ait pris à partie personnellement; et je ne leur ferai pas l'injure de les en remercier. Ceux-là mêmes, que j'avais le plus âprement

combattus, mais toujours, il est vrai, avec des armes loyales et courtoises, croyaient devoir me témoigner publiquement leurs sympathies. L'affaire Chaumié n'eût-elle pas été la meilleure occasion de sonder la plaie la plus profonde et la plus dangereuse du régime, qu'elle intéressait encore toute la presse française par la défense de libertés communes et nécessaires à tous les partis. Et n'est-ce pas Édouard Drumont lui-même, qui, en des articles retentissants, prit soin de nous le remontrer ?

Chose inouïe, il n'y eut qu'un seul journal qui ne fut pas de cet avis et rompit des lances en faveur de l'ancien garde des sceaux : ce fut le journal de Jaurès. J'aime autant n'en pas chercher les raisons ; mais n'était-il pas étrange, en vérité, d'entendre des socialistes protester avec cette véhémence contre une campagne qui découvrait à tous les regards la corruption des ministères bourgeois ?

Je ne m'explique pas, ou je m'explique trop l'indulgence de Jaurès pour la tribu Chaumié. Il la poussa si loin que, le jour où je saisis le parquet d'une plainte contre les petits Lascombes, Jaurès me fit traiter dans son journal de « maître chanteur » par un de ses *bravi*, dont le nom m'échappe. Pendant quinze jours, ce *bravo* quelconque m'accabla d'outrages et d'ordures. Avec une furieuse insistance, qui ne suppléait pas à l'absence de motifs plausibles ou avouables, il réclamait mon incarcération immédiate. Il s'étonnait chaque matin que je ne fusse pas encore « coffré ». Après quoi, il m'appelait « pourvoyeur de prisons »...

« Maître chanteur », Jaurès ? Maître, c'est beaucoup dire ; je ne suis que votre disciple. C'est vous qui m'avez enseigné votre « chanson nouvelle », et vous savez mieux que personne dans quelles conditions et à quel prix je la chantais avec vous, lorsque j'étais votre collaborateur. Mieux vaut pour vous et pour la cause ne pas évoquer ces souvenirs pénibles, car ils jetteraient un jour trop cru sur la manière dont les patrons socialistes entendent et pratiquent le *sweating-system*...

C'est une querelle plus haute et plus noble que je vous fais l'honneur de vous chercher. Il ne s'agit point de vos petites lâchetés, ni de votre ingratitude olympienne à l'égard de militants, dont vous n'avez jamais pu mettre en doute la sincérité, le désintéressement et le courage ; il s'agit d'exprimer l'étonnement de tous ces jeunes hommes qui avaient mis en vous leur foi, et que vous avez trahis. Après la faillite de toutes les espérances que vous leur aviez fait concevoir, ils ont le droit de vous demander des comptes. Ils ont le droit de savoir comment furent gaspillées ou paralysées tant de bonnes énergies. Qu'avez-vous fait de leur jeunesse ? Qu'avez-vous fait de leur idéal ? O socialistes, mes amis, « intellectuels » du dreyfusisme, prolétaires des Bourses du travail, dont je fus si souvent, d'un bout à l'autre de la France, le compagnon de lutte et de misère, je vous le demande sans ironie, sans amertume, sans colère, mais avec une infinie tristesse : n'avons-nous donné au socialisme nos plus belles années, le meilleur de nos forces, le

plus pur de nos esprits et de nos cœurs, n'avons-nous tant travaillé, tant lutté, tant souffert que pour permettre à Jean Jaurès de cultiver sur le fumier de Gustave Hervé ses dernières fleurs de rhétorique ?



GUSTAVE TÉRY.



Le Gérant : FANTON.

Tours — imp. E. ARRAULT et Cie.

Journal-Revue LA RAISON

Le Journal-Revue **La Raison**, en son nouveau format, est le meilleur choix d'études sur les questions religieuses, scientifiques et sociales. Il contiendra la valeur de 12 volumes par an.

PRIX DE L'ABONNEMENT

6 francs par an, moitié remboursable en volumes
Etranger et Colonies **8 fr.**

Pour les Instituteurs

Un an. **5 fr.** — Colonies **7 fr.**

Avec **TROIS** francs de livres en **PRIMES**

Le Journal-Revue LA RAISON a publié :

- I. — Dieu, l'Homme et le Singe, par VICTOR CHARBONNEL, avec un dessin à deux couleurs de GRANDJOUAN. 0 fr. 60
- II. — La Vérité sur le Vatican, palais et caverne, par VICTOR CHARBONNEL, avec trois dessins à deux couleurs de GRANDJOUAN et de nombreuses illustrations . . 0 fr. 60
- III. — Les Fêtes Civiques de la Révolution, de la République; *des Gestes et des Symboles, de la Joie et de la Beauté*, par VICTOR CHARBONNEL, avec cinq gravures anciennes de GIRARDET, MONNET, etc. 0 fr. 60
- IV. — Pour les Fêtes laïques, Hymnes, Chants, Chansons de la Révolution Française, paroles et musique d'après les documents originaux, par VICTOR CHARBONNEL 0 fr. 60
- V. — Les Fêtes philosophiques et morales de la Révolution; *une autre Vie sociale*, la FÊTE DE LA RAISON, par VICTOR CHARBONNEL, avec gravures et caricatures anciennes Prix. 0 fr. 60
- VI. — Aux Instituteurs, aux Républicains. — Pour ou contre les Syndicats de Fonctionnaires, par GEORGES ELBÉ, instituteur, et ALBERT BAYET. — Une cause juste mais compromise (Syndicat des Instituteurs), par VICTOR CHARBONNEL 0 fr. 60
- VII. — La Peur Chrétienne ou laides images de péché, de diables et d'enfer, par ALBERT BAYET. — Comment on abêtit un peuple, la Foi laide, par VICTOR CHARBONNEL, avec des reproductions d'imagerie cléricale . . . 0 fr. 60
- VIII. — Les Vertus laïques avec de belles images, ou Petit Discours à un paysan breton qui a vu de laides images de péché, de diables et d'enfer, par ALBERT BAYET, avec des illustrations de GRANDJOUAN. . . 0 fr. 60
- IX. — Rome et l'Italie contre le Pape. — Les Scandales cléricaux soulèvent le Peuple, par B. FERRARI et VICTOR CHARBONNEL, avec de nombreuses illustrations. 0 fr. 60
- X. — La Fin de Rome catholique. Achéons l'Infâme, par VICTOR CHARBONNEL, avec une lettre d'UN MODERNISTE, et de nombreuses illustrations 0 fr. 60



Librairie de LA RAISON
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES, SCIENTIFIQUES ET SOCIALES
5, place de l'Odéon, PARIS-6^e

Les Brochures Mensuelles de " L'ŒUVRE "

Une brochure chaque mois : 0 fr. 50 (par la poste, 0 fr. 10 en plus).

Abonnement aux 12 brochures de chaque année : 5 francs.

" L'ŒUVRE " a publié

- I. Il arrive ! par GUSTAVE TÉRY (*Cette brochure est épuisée*).
- II. Pour les libertés civiques du personnel enseignant, par VICTOR AUGAGNEUR.
- III. L'Instituteur et le Curé, par GUSTAVE TÉRY.
- IV. Pour les petites filles et leurs mamans, par GUSTAVE TÉRY.
- V. Jean Jaurès : *L'Universitaire*, par GUSTAVE TÉRY.
- VI. Jean Jaurès : *Le Poète Lyrique*, par GUSTAVE TÉRY.
- VII. La Pénétration Pacifique, par GUSTAVE TÉRY.
- VIII. Le Duel, farce en deux actes, par GUSTAVE TÉRY.
- IX. Le Patriotisme et l'Ecole, par GUSTAVE TÉRY.
- X. Lectures patriotiques à l'usage de la jeunesse, par GUSTAVE TÉRY.
- XI. La « Morale sans Dieu », par GUSTAVE TÉRY.
- XII. Les Plons de Collège, par MAURICE LAUZEL.
- XIII. La Coéducation, par FÉLICIE NUMIŤSKÁ.
- XIV. La Grande Infanticide : *La Boîte*, par GUSTAVE TÉRY.
- XV. Pour que nos enfants se lavent et leurs parents aussi, par GUSTAVE TÉRY.
- XVI. Guerre à la Guerre ! par H. HARDUIN.
- XVII. Le Gorilloïde, par EDMOND HARAUCOURT.
- XVIII. Pour que Jaurès redevienne Jauressiste, par GUSTAVE TÉRY.
- XIX. Les Abeilles, par DIVERS.
- XX. Sensations de Vie, par VICTOR CHARBONNEL.
- XXI. Observations diversement recueillies sur les choses et aventures de ce temps, par VICTOR CHARBONNEL.
- XXII. La Bohème politique, par QUICONQUE.
- XXIII. Poésies, par JEAN JAURÈS.
- XXIV. A. — Quelques romances de Montmartre, par RENE BURES. — B. La Vie et la Passion de Michel Servet, par Ed. HERRIOT, professeur agrégé de l'Université, maire de Lyon.
- XXV. I. Au Château de Bessoulet. — II. Excommunié ! — III. Jean Jaurès, bourgeois modèle, par GUSTAVE TÉRY.
- XXVI. Aux Juges de Monsieur Joseph Chaumié, par GUSTAVE TÉRY. — II. Le Coût de la vie, par A. FROMENTIN, dit « l'Anarchiste millionnaire ».
- XXVII. Le Livre d'or des fils à papa, ou Contribution à l'Histoire du Népotisme sous la Troisième République, par UN FONCTIONNAIRE, avec préface de GUSTAVE TÉRY.
- XXVIII. Le Livre d'or des fils à papa, ou Contribution à l'Histoire du Népotisme sous la Troisième République (*2^e Série*), par UN FONCTIONNAIRE. Le Quatre-Vingt-Neuf de la Bureaucratie, Guerre aux Intrus, par URBAIN GOHIER; Le Livre Rouge de la République, par GUSTAVE TÉRY.
- XXIX. Le Livre d'or des fils à papa, ou Contribution à l'Histoire du Népotisme sous la Troisième République (*3^e Série*), par UN FONCTIONNAIRE. Le Gotha de l'Arrivisme, par T. STEEG, député de la Seine; Des noms ! Des noms ! par UN FONCTIONNAIRE.
- XXX. Le Théologien Archimbaud, Député et Tire-au-Flanc, par HENRY VACHEZ.
- XXXI. Hervé-Jaurès, ou l'Astrologue qui se laisse choir sur le fumier, première partie, par GUSTAVE TÉRY.